Texte d’illustration N

Touraine, la voix et le regard, 1978

Partie 2 : L’intervention sociologique, chapitre 1 l’objet et la méthode pp181-187.

*J'ai défini dans la première partie de ce livre les orientations principales d'une analyse proprement sociologique ou du moins de son cœur. Mais à quoi bon si cet effort, poursuivi depuis longtemps, n'aboutit pas à une pratique nouvelle ? Nous sommes un peu lassés d'apprendre ce que les sociologues pensent ; nous leur demandons ce qu'ils font. Et si une démarche théorique pense circonscrire les lieux centraux de la vie sociale, elle doit proposer une méthode particulière qui permette à l'analyse de les atteindre.*

*Rappelons notre point de départ : la sociologie étudie les rapports sociaux. Sa méthode principale doit donc permettre l'observation et l'analyse directe de ceux-ci. Se donner comme objet d'étude une situation, une tendance ou une opinion est déjà s'éloigner du champ principal de la sociologie. C'est pourquoi le vieux découpage de la société en « institutions  » : la famille, le pouvoir politique, l'entreprise, la ville, etc., est depuis longtemps abandonné et remplacé par de nouveaux domaines qui tous, directement ou indirectement, peuvent être définis en termes de rapports sociaux : les organisations et leurs relations d'autorité ; les décisions politiques et les influences qui y conduisent ; les rapports de classes, les systèmes d'ordre considérés dans leur fonction d'exclusion et d'élimination. Mais ces rapports sociaux ne sont pas donnés à voir ; ils sont au contraire plus ou moins masqués par un ordre et par une domination. Le problème principal de la sociologie est de les faire apparaître, de ne plus être dupe des catégories de la pratique sociale. Ce qui suppose une intervention active du sociologue. Il faut faire apparaître les rapports sociaux cachés par le réseau des pratiques organisées et [182] sanctionnées. Comment y parvenir ? Si on admet qu'ils sont recouverts par l'ordre et la domination, il faut faire appel d'abord à ce qui est dominé et soumis à l'ordre, à ce qui proteste et à ce qui est exclu. Non pas pour privilégier ces conduites ou les idéologies qui les soutiennent mais pour faire apparaître la moitié enterrée, cachée, des rapports sociaux et donc découvrir ceux-ci tout entiers. Il faut aussi trouver derrière l'ordre et ses catégories techniques, administratives ou morales, l'acteur dominant, ses intérêts sociaux et ses orientations culturelles. Ainsi se définit l'intervention sociologique : action du sociologue pour faire apparaître les rapports sociaux et en faire l'objet principal de l'analyse. Le premier problème auquel elle doit s'appliquer est naturellement celui des mouvements sociaux, parce qu'il est le plus central. De plus le conflit des acteurs de classe pour le contrôle d'un champ culturel est plus difficilement caché que la lutte des exclus contre l'ordre ou la revendication des membres d'une organisation pour une meilleure position relative à l'intérieur de celle-ci. L'inconvénient, nous le verrons, est que la visibilité de ces grands rapports sociaux s'accompagne de la force des idéologies antagonistes. Bien souvent l'histoire des mouvements sociaux s'est contentée de reproduire ces idéologies et de chanter les hauts faits des héros de l'histoire. Mais nous trouverons le moyen de franchir cette difficulté. Que l'enjeu de cette recherche méthodologique soit clair : il ne s'agit pas de présenter des techniques ou des procédés mais d'inventer une méthode qui corresponde à la démarche de la sociologie des mouvements sociaux et plus largement de l'action collective.*

*Une approche différente.*

*On ne choisit pas une méthode. Chacune suppose une idée sur la nature des faits considérés. Celui qui veut suivre l'évolution d'un phénomène doit établir des séries ; celui qui s'intéresse aux choix individuels et à la consommation, entendue au sens le plus large, doit mettre en relation par des méthodes statistiques des préférences, des intentions ou des choix réels avec des catégories d'acteurs. Au contraire l'étude d'une décision ne peut pas [183] procéder de cette manière. Elle doit reconstituer toutes les interventions qui ont exercé une influence. Ici l'enquête par questionnaire aussi bien que la recherche historique sont insuffisantes. Celle-ci en particulier, parce qu'elle ne connaît que les documents écrits ou figurés, produits par l'organisation sociale dans des buts bien définis et parce que le plus souvent il est impossible de reconstituer le cheminement d'une décision à partir de ces seuls documents, qui ne permettent pas de saisir complètement les relations entre individus, groupes ou forces sociales. Il faut donc reconstituer le champ de la décision en interrogeant les acteurs, parfois en simulant le processus politique. Les mouvements sociaux sont plus éloignés encore que les décisions du domaine des enquêtes statistiques et de celui des historiens. Les documents historiques qui les concernent sont très insuffisants, d'autant plus qu'un mouvement est plus faiblement organisé et mobilise moins d'intellectuels. D'un autre côté leur abondance peut être le contraire de la richesse, quand ils se réduisent à des professions de foi, à des textes de propagande, à une idéologie. Un mouvement social est fortement engagé dans un conflit : les documents qu'il produit sont directement idéologiques et plus le conflit est vif et plus aussi il est difficile de recueillir des témoignages qui ne soient pas aussitôt des prises de position. Enfin le chercheur lui-même qui s'approche sans difficulté d'agrégats statistiques, qui a déjà plus de peine à voir les dessous d'une décision, est le plus souvent tenu à l'écart d'un mouvement social. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que nos études sociologiques ne pouvaient profiter qu'aux dirigeants de la politique et de l'économie, seuls capables d'analyser et d'utiliser l'information recueillie, tandis que l'intérêt des mouvements populaires était de recevoir des informations sur la situation qu'ils subissent et sur les intentions ou l'organisation de leurs adversaires. La peur d'être espionné est aussi grande que le désir d'être renseigné sur l'ennemi. Tout semble donc plus facile à étudier que les mouvements sociaux. L'enquête permet de connaître des ensembles statistiques ; inversement les documents historiques, les monuments et les textes renseignent bien sur ce qui est le plus organisé, le plus codifié dans une société ; les textes de loi comme les bâtiments des prisons informent bien sur la légalité et la [184] conception de la déviance ou de la criminalité que cherchent à imposer une société, un État ou une classe dirigeante. Mais comment saisir une action collective conflictuelle ? Comment atteindre ce travail de la société sur elle-même, ce drame où s'invente une histoire dont le texte n'est pas établi d'avance ? Et dans quelle position placer l'analyste : intégré au mouvement il n'en est plus que l'idéologue ; distant ou neutre il est rejeté ; s'il devient enquêteur ses questions détruisent le mouvement en cherchant des opinions individuelles là où existe une action collective, en demandant des réponses à une situation là où c'est le mouvement qui redéfinit la situation. Et pourtant les idées exposées dans la première partie de ce livre imposent d'inventer une méthode d'étude des mouvements sociaux, en abandonnant la représentation de la société comme un ensemble de fonctions et de règles, de techniques et de réponses aux demandes de l'environnement et en la remplaçant par l'image d'une société travaillant sur elle-même, construisant ses pratiques à partir de son historicité et de ses conflits de classes.*

*Quatre principes.*

*Une lutte et plus encore un mouvement social est un conflit social défini et limité par un enjeu culturel commun aux adversaires en présence. Notre objectif doit donc être de construire une situation de recherche qui représente cette nature des luttes. S'enfermer dans la conscience des acteurs ou au contraire s'en échapper pour situer et expliquer les conduites à partir d'une situation et de son évolution serait contradictoire avec l'objet même de la recherche. Ce qui conduit à poser quatre exigences et à les traduire en pratiques de recherche.*

*1. La première et la plus fondamentale est d'entrer en relation avec le mouvement social lui-même. Nous ne pouvons pas nous contenter d'étudier des actes ou des pensées ; nous devons croiser notre regard avec celui du mouvement social lui-même. Il est fréquent que l'acteur devienne mémorialiste, historien ou sociologue ; [185] dans l'intervention au contraire l'acteur reste un acteur. Les militants y participent parce qu'ils la jugent utile pour le mouvement. C'est ainsi que des militants étudiants bordelais firent déplacer une réunion du Comité de ville de leur organisation pour pouvoir participer à un de nos week-ends de travail. Dans le mouvement antinucléaire une véritable demande d'intervention a été formulée. Parce que notre analyse considère des conduites collectives, elle porte sur des groupes de militants qui ont tous conscience d'appartenir à un mouvement, de représenter une population concernée, au-delà du cercle plus étroit des militants. Les groupes avec lesquels est menée l'intervention ne sont donc pas de simples groupes d'opinion, des clubs de pensée. Ils réunissent des participants à une pratique collective conflictuelle.*

*Constitués par nous, les groupes savent que leur raison d'être est l'intervention mais ils se considèrent constamment comme des acteurs historiques et comme des représentants d'acteurs réels ou virtuels plus vastes qu'eux.*

*2. La deuxième est d'aller au-delà d'un discours idéologique et de saisir le groupe dans son rôle militant. C'est pourquoi presque dès le début il est confronté avec des interlocuteurs ; sa réflexion sur lui-même et son action ne se forme qu'à partir de ces rencontres, souvent plus directes qu'au cours du conflit lui-même. Il est nécessaire que ces confrontations aient lieu non seulement avec des adversaires mais aussi bien avec des représentants d'autres niveaux d'action du mouvement lui-même, soit avec des dirigeants, soit au contraire avec des participants de base. Les chercheurs interviennent relativement peu dans ces confrontations.*

*3. S'il est assez facile d'introduire ainsi deux des trois composantes d'un mouvement social, le principe d'identité (1) et le principe d'opposition (0), il est plus difficile de faire intervenir l'enjeu que se disputent les adversaires, le principe de totalité (T). Celui-ci ne peut être figuré que par les chercheurs eux-mêmes. De même que la confrontation représente la dimension 1-0 d'un mouvement social, de même la rencontre avec les chercheurs [186] en représente la dimension I-T, car le chercheur fait apparaître l'enjeu d'un conflit et ne peut être identifié ni à l'acteur ni encore moins à son adversaire. Si le chercheur s'identifie aux militants, il se réduit à n'être qu'un idéologue ou plutôt un doctrinaire, puisqu'il construit un discours second à partir d'une idéologie. Au contraire il doit être celui par qui le mouvement social est mis en situation, celui qui parle aux militants et à l'adversaire, celui surtout qui cherche à faire apparaître le mouvement social dans la lutte, donc à dégager l'enjeu social et culturel du conflit. Au départ cette présence de T n'est qu'indirecte, indiquée par la référence à la recherche. Elle devient de plus en plus directe au long de l'intervention. Le moment suprême de celle qui a été consacrée au mouvement étudiant fut dominé par un long débat entre des militants et le responsable de la recherche qui introduisait avec force dans le groupe le thème de la connaissance et de son utilisation sociale, seul enjeu, selon lui, qui puisse élever la lutte étudiante au niveau d'un mouvement social.*

*4. Ainsi constitué le groupe peut se conduire comme manifestation d'une lutte ou d'un mouvement social. Il le fait en menant son auto-analyse, en remplaçant l'action par l'analyse de la situation d'action reconstituée par l'intervention. L'analyse devient action militante et le chercheur apprend à connaître le mouvement en participant au travail d'analyse du groupe. Ce travail d'analyse ne se confond donc pas avec l'interprétation du sociologue et celui-ci ne peut pas devenir un membre comme les autres du groupe, car celui-ci ne cesse pas d'être militant ; ses catégories d'analyse restent liées à celles de l'action, tandis que le sociologue transcrit ses observations dans les catégories de la théorie de l'action sociale. Cette extériorité du chercheur n'exclut pourtant pas son engagement. Il n'est pas un militant mais son indépendance est mise au service de la distance indispensable à la découverte d'un mouvement social au sein de luttes plus revendicatives ou plus révoltées.*

*La méthode imaginée associe donc très étroitement l'autoanalyse d'un groupe militant et l'intervention d'un sociologue conduit par ses hypothèses théoriques. Ce qui est aussi éloigné d'une démarche expérimentale que d'un acte de sympathie ou [187] de fusion. Cette dualité ne peut jamais se dissoudre dans une intégration complète. Ce qui impose de séparer les deux fonctions du chercheur. L'une, que je nomme celle de l'agitateur, aide l'auto-analyse, renforce le groupe, organise et anime les confrontations avec les interlocuteurs, explicite les débats du groupe. L'autre, que je nomme celle du secrétaire, parce que le chercheur qui l'assure se contente d'abord d'enregistrer le contenu des séances, consiste à interroger de plus en plus le groupe de manière critique en conservant une plus grande extériorité à son égard. L'important est de distinguer ces fonctions, même si elles peuvent se combiner de bien des manières.*

*L'association de l'auto-analyse et de l'intervention est fondamentale. Il ne s'agit ni d'écouter une idéologie ni de la recouvrir par un discours interprétatif. Les acteurs, en participant aux groupes d'intervention, prennent, à l'égard de leur pratique, une distance qui est matérialisée par celle qu'ils constatent eux-mêmes entre leur idéologie, l'image d'eux-mêmes que leur renvoient leurs adversaires ou leurs partenaires et la diversité de leurs propres déclarations. Ils cherchent à comprendre les positions de leurs interlocuteurs et à les intégrer dans une analyse de leur propre action. L'histoire de l'intervention est celle d'une montée vers l'analyse à partir de l'expérience historique et de la redescente vers l'interprétation du groupe d'intervention lui-même. Le groupe voit d'abord se déployer devant lui diverses significations de son action ; puis il s'élève par paliers vers l'interprétation théorique centrale : qu'y a-t-il de mouvement social dans cette action ? et le chercheur intervient directement dans ce passage à l'analyse ; enfin le chercheur puis le groupe lui-même interprètent ce qui s'est passé pendant l'intervention. Ainsi celle-ci est loin de se réduire à une technique. Elle n'est pas un type particulier d'entretien de groupe. La méthode et sa mise en œuvre technique ne sont pas séparables d'une démarche analytique : elles sont la pratique d'une théorie. Elles n'auraient pas été conçues sans celle-ci ; elles sont l’action d'une sociologie qui est elle-même une sociologie de l'action.*